nom, sur deux points éloignés l'un de l'autre dans la Bretagne qu'il avait visitées, et en Italie, où Voragine a propagé les croyances bretonnes.

Saint Germain était d'une famille noble. Il se livra avec éclat, dans sa ville natale, à l'étude des lettres. Il alla ensuite à Rome pour étudier la science du droit. Il s'y distingua tellement que le sénat l'envoya dans les Gaules pour y remplir la dignité de gouverneur de toute la Bourgogne. Saint Amator, évêque d'Auxerre, le convertit et lui donna la tonsure. A la mort de ce prélat, tout le peuple demanda Germain pour évêque. Germain donna tous ses biens aux pauvres.

Accompagné de l'évêque de Trèves, le bienheureux Loup, Germain fit un voyage en Angleterre, où il y avait un très-grand nombre d'hérétiques. Le peuple reçut les deux évêques avec joie, et Germain guérit beaucoup de possédés. Il fit ensuite un voyage en Italie, arriva à Ravenne, où il fut reçu avec honneur par l'impératrice Placidie et par son fils Valens. Il mourut peu après dans cette ville.

Nous avons omis à dessein une multitude de miracles que le saint exécuta tant avant qu'après sa mort.

Germain-l'Auxerrois (ÉGLISE DE **Saint-**). Cette antique église s'élève en face de la colonnade du Louvre. Les origines de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois remontent aux premiers âges de la monarchie ; quelques auteurs attribuent sa fondation à Childebert Ier ; d'autres, et parmi eux le savant Jaillot, en font honneur à Chilpéric Ier. L'église primitive était-elle dédiée à saint Germain de Paris ou à saint Germain d'Auxerre ? On est resté indécis à cet égard. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle existait au VIIe siècle, car saint Landry, évêque de Paris, mort vers 655 ou 656, y fut inhumé. Dès le règne de Charlemagne, elle était entourée d'un cloître où se tenaient des écoles publiques dont la renommée s'étendait au loin. Peu après, des habitations s'étaient groupées autour de l'église et avaient formé un bourg considérable. Lors des invasions normandes, les prêtres qui desservaient l'église se retirèrent dans la Cité, avec leurs reliques et leurs trésors ; les Normands pillèrent et saccagèrent le bourg et se fortifièrent dans le cloître, dont ils firent un lieu de dépôt pour le produit de leurs rapines. Quand ils abandonnèrent le siége de Paris, ils détruisirent l'église et tous les bâtiments qui l'entouraient. Ce désastre ne fut réparé que sous le règne du roi Robert ; les libéralités de ce prince pieux permirent de rebâtir l'église, et l'on croit que ce fut alors que, pour la distinguer de Saint-Germain-des-Prés, on lui donna le surnom de l'*Auxerrois*.

Depuis cette époque, des reconstructions successives ont eu lieu, de sorte qu'il ne reste rien de l'édifice élevé par Robert. Le clocher appartient au XIIe siècle ; le portail principal, le chœur et l'abside, à la première moitié du XIIIe siècle ; le porche, la plus grande partie de la façade, la nef, les croisillons, les chapelles de la nef et du chevet datent du XVe et du XVIe siècle.

L'église est en forme de croix ; le clocher s'élève dans l'angle formé par la jonction du chœur avec le croisillon méridional ; il présente tous les caractères de l'architecture romane ; la flèche en pierre et les quatre clochetons qui en couronnaient ont été abattus. Le portique qui précède l'entrée principale de l'église fut construit en 1435. Au-dessus du porche, le mur de la façade est percé d'une rose ; deux tourelles élégantes s'élèvent de chaque côté du pignon, au sommet duquel on a placé, de nos jours, un ange sculpté par Marcheti. Trois portes ornées de colonnes et de statues donnent entrée du porche dans l'église. Ces statues sont des plus curieuses. Nous empruntons à l'excellent ouvrage de M. de Guilhermy (*Description archéologique des monuments de Paris*) un passage qui donne une idée de la richesse de la décoration extérieure de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, et de la fantaisie qui a présidé à cette ornementation : « A l'extérieur, la nef et ses accessoires sont décorés, suivant le goût du XVIe siècle, d'une quantité de balustrades à jour, pignons, gargouilles, consoles historiées, corniches feuillagées et peuplées de petites bêtes ; grandes fenêtres à meneaux, avec tympans à compartiments multipliés ; des arcs-boutants contre-butent la maîtresse voûte. Les arêtes-fleurons se terminent par des clochetons, auxquels se tiennent suspendus des animaux de toutes sortes, oiseaux fantastiques, griffons, singes, loups, sirènes de plusieurs variétés, ours muselés et bien d'autres. Aux gargouilles, des monstreux de bêtes annoncent leur spectacle en frappant avec une baguette sur un écriteau, et font exécuter des tours à un singe ; un sauvage armé d'une massue et tout grimaçant sort de la gueule d'un hippopotame ; des monstres s'agitent en mille contorsions ; un homme porte un lion sur ses épaules ; un autre, un singe coiffé d'un capuchon. Les consoles représentent, entre autres sujets singuliers, un mendiant accompagné de son chien, des hommes et des animaux qui se battent, un fou dans une position équivoque, une truie qui allaite sa nombreuse famille, la boule du monde rongée par des rats qui se frayent une sortie pour s'échapper à travers les crevasses, tandis qu'un chat les guette au passage. Les rats, ce sont les méchants qui dévastent la terre ; le chat, c'est le démon qui les attend. » De nombreuses chapelles entourent les bas côtés de la nef et du chœur, et le rond-point de l'abside. Les chapelles et les bas côtés sont recouverts de combles en pavillons qui servaient autrefois de charniers.

A l'extrémité de chaque croisillon s'ouvre une porte décorée de niches et de pinacles et surmontée d'une rose à meneaux flamboyants.

L'église a deux cent quarante pieds de longueur, sur cent vingt de largeur au transept ; deux collatéraux accompagnent la nef principale. Les voûtes, à nervures vigoureuses, sont supportées par des colonnes réunies en faisceaux et dépourvues de chapiteaux. Anciennement, le chœur était séparé de la nef par un jubé, œuvre merveilleuse d'élégance et de richesse, due à la collaboration de deux des plus grands artistes de la Renaissance, Pierre Lescot et Jean Goujon. Ce jubé fut abattu, en 1744, sous le prétexte qu'il empêchait les fidèles de voir l'officiant à l'autel. C'est à la même époque que, pour sacrifier au goût du temps, qui s'accommodait mal de la *barbarie gothique*, toute l'ornementation fut remaniée et transformée à la moderne, mutilation qui reçut la haute approbation de l'Académie des arts.

L'église Saint-Germain-l'Auxerrois est très-riche en vitraux modernes ; on y trouve encore quelques vitraux du XVe et du XVIe siècle, remarquables par la vivacité du coloris et par l'originalité des dessins ; ces vitraux anciens garnissent les deux roses du transept, les quatre fenêtres du croisillon septentrional et deux fenêtres du croisillon méridional. La chapelle de la Vierge, qui occupe toute une galerie dans le bas côté méridional, forme comme une petite église dans la grande ; cette chapelle a, en effet, son orgue, sa chaire, ses stalles et ses oratoires intérieurs. Au retable, un arbre de Jessé, chargé de figures royales, entoure de ses branches une vierge en pierre du XVIe siècle.

L'église Saint-Germain-l'Auxerrois était la paroisse du Louvre et des Tuileries ; les rois venaient y faire leurs pâques ; le banc d'œuvre, disposé pour recevoir la famille royale aux grandes fêtes, fut exécuté, en 1684, sur les dessins de Lebrun. Les grilles du chœur de cette église sont un chef-d'œuvre de serrurerie. La chapelle de Notre-Dame-de-Compassion, placée à l'extrémité du bas côté septentrional, possède un grand retable en bois, des derniers temps de l'style gothique, et couvert d'une multitude de figures.

On voyait autrefois à Saint-Germain-l'Auxerrois les tombeaux d'un grand nombre de personnages marquants, parmi lesquels nous citerons : le poëte Malherbe, le médecin Guy-Patin, le géographe Sanson, les deux chanceliers d'Aligre, le chancelier Pomponne de Bellièvre, la famille de Phélippeaux-Pontchartrain, le peintre Coypel, le sculpteur Coysevox, le graveur Israël Sylvestre, l'architecte Louis Levau, le comte de Caylus. De tous ces tombeaux, il ne reste que quelques statues et quelques dalles de marbre chargées d'inscriptions.

Des événements remarquables eurent pour théâtre l'église ou le cloître de Saint-Germain-l'Auxerrois ; ce fut dans le cloître qu'Étienne Marcel, prévôt des marchands, pendant la captivité du roi Jean, s'éleva hautement contre une émission de monnaies de titre faux fabriquées par ordre du dauphin. C'est dans une maison du cloître que l'infâme Maurevert s'embusqua pour assassiner l'amiral Coligny. Ce fut une cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, et non pas, comme on l'a dit, le tocsin du Palais de justice qui, le 24 août 1572, donna le signal de la Saint-Barthélemy. Le 25 avril 1617, le peuple enfonça les portes de l'église et déterra le corps de Concino Concini, maréchal d'Ancre, assassiné la veille, sur le pont dormant du Louvre, par Vitry, capitaine des gardes. Deux cents ans plus tard, en février 1831, une autre émeute se rua sur la vieille église royale et la saccagea complétement ; le clergé de Saint-Germain-l'Auxerrois, connu par ses opinions légitimistes, avait célébré un service funèbre en commémoration de la mort du duc de Berry. Les restaurations accomplies depuis cette époque n'ont pu effacer la trace de cette échauffourée, connue sous le nom de *sac de Saint-Germain-l'Auxerrois*.

Jusqu'au milieu du siècle dernier, l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois fut desservie par un chapitre composé d'un doyen, d'un chantre, de treize chanoines et de onze chapelains ; en 1744, après de longs débats, ce chapitre fut réuni à celui de la cathédrale, et, depuis, Saint-Germain a été réduit à l'état d'église paroissiale.

Parmi les décorations modernes de Saint-Germain-l'Auxerrois, on remarque : des peintures à la cire exécutées dans la chapelle de la Vierge par MM. Amaury Duval, Jean Gigoux et Couderc ; des vitraux de M. Maréchal ; un beau bénitier en marbre blanc, exécuté par M. Jouffroy, sur les dessins de Mme de Lamartine.

Un campanile a été élevé, en 1860, entre la façade de l'église et celle de la mairie du premier arrondissement, pour relier ces deux édifices, qui ne réclamaient nullement cette singulière jonction, qu'on a cause utile pour *régulariser* la place du Louvre.

GERMAIN (saint), évêque de Paris, né près d'Autun vers 496, mort en 576. D'abord abbé du monastère de Saint-Symphorien, il fit, dit-on, quelques prophéties qui se réalisèrent, fut appelé au siége épiscopal de Paris en 555, jouit d'un grand crédit auprès des rois Childebert Ier et Clotaire Ier, excommunia Charibert pour cause d'inceste, et s'employa activement à entretenir la paix entre les rois francs Sigebert (Austrasie), Chilpéric (Soissons) et Gontrand (Bourgogne). On a de lui une lettre à Brunehaut, et un traité sur l'ancienne liturgie gallicane, inséré dans le recueil de Duchesne. La fête de ce saint évêque se célèbre le 28 mai.

Germain-des-Prés (ABBAYE ET ÉGLISE DE **Saint-**), fondée par le roi Childebert, fils du premier roi chrétien. Elle dut son nom à sa situation au milieu des prés qui s'étendaient alors sur la rive gauche de la Seine. On est peu d'accord sur la date de la fondation de cette abbaye, dont il ne reste aujourd'hui que la curieuse église dont nous parlerons plus bas. Les uns placent cette fondation vers 543 ; d'autres ne la font remonter qu'à 556 ; Félibien, le savant bénédictin, qui fut une des gloires de l'abbaye, fixe la date de fondation au 23 décembre 567. Enfin, d'autres écrivains, Bouillart, Jaillot, Ruinart, Baillet, Rivet, indiquent 558 et 559.

L'emplacement choisi pour cette construction fut celui qu'on nommait alors *Locotitia*, vaste plaine qui bordait la rive gauche de la Seine, et où, dit-on, s'élevait jadis un temple d'Isis. L'église, bâtie par Childebert au nord-est de saint Vincent, était soutenue par des colonnes de marbre. Les lambris étaient couverts de dorures, les murailles ornées de peintures. Quand d'or et de pavé fait de pièces de marqueterie. Enfin, tout l'extérieur était couvert d'ornements de cuivre doré en si grande profusion que le temple prit plus tard, lors du changement de nom de l'édifice, l'habitude de le désigner, à cause du brillant éclat qu'il jetait, sous la dénomination de *Sainct-Germain-le-Doré*. Après avoir doté la nouvelle église, Childebert songea à la doter d'amples revenus pour l'entretien d'une communauté de moines. La charte de fondation, datée du 5 décembre 558, comprend la donation du fief d'Issy, avec ses appartenances et dépendances. Saint Germain, évêque de Paris, accorda à la demande de Childebert-Vuolfade le privilége de l'exemption, c'est-à-dire la faculté pour les religieux d'élire leur abbé, et la libre disposition de tous les biens du monastère.

L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés fut supprimée en 1790. En 1794, la célèbre bibliothèque, dans laquelle avaient si longtemps puisé les savants religieux bénédictins, fut brûlée en partie. Un an auparavant, en 1793, l'église était devenue la Maison de l'Unité et servait de magasin de salpêtre.

Nous terminerons en rappelant le souvenir et l'emplacement de quelques-unes des rues voisines de l'ancienne abbaye, et que le percement de la rue de Rennes prolongée vient récemment de faire disparaître. A l'angle de la rue de Tarennes (Taranne) et de la rue des Saints-Pères, était autrefois le cimetière de la Charte. La rue Childebert fut ouverte, en 1715, par le cardinal de Bissy sur les terrains dépendant de l'enclos de l'abbaye : les artisans qui vinrent s'y établir furent exempts des droits de jurande et de maîtrise. La rue Saint-Benoît, ouverte en 1627, portait le nom de Saint-Benoît, général de la congrégation de Saint-Maur, auteur de savants ouvrages sur Grégoire le Grand et Cassiodore. Enfin, à l'endroit de l'emplacement occupé aujourd'hui par la rue Saint-Benoît, s'étendait, le long de la muraille fortifiée de tours du monastère de Saint-Germain-des-Prés, le canal qu'on appelait alors la Petite-Seine. La rue Saint-Benoît commença à se construire vers 1637. Rappelons aussi le nom de l'évêque Godin, abbé de Saint-Germain-des-Prés, qui a depuis donné son nom à l'ancienne rue Sainte-Marguerite, et qui défendit courageusement la cité, à l'époque des invasions normandes. L'expropriation a fait disparaître la plus grande partie de ces anciennes voies. Quant à l'abbaye, nous avons vu qu'elle n'est plus qu'un souvenir depuis longtemps. Mais l'église encore debout mérite une description particulière.

L'église Saint-Germain-des-Prés, succursale de la paroisse de Saint-Sulpice, est, à coup sûr, une des plus remarquables de Paris au point de vue archéologique, et l'un des monuments les plus vénérables de la capitale par les souvenirs qu'elle rappelle. Le corps de l'église est en forme de croix. Un porche du XVIIe siècle précède le portail occidental, qui s'ouvre au pied d'un grand clocher. Le stylobate de ce portail était orné de huit statues, qui ont été détruites pendant la Révolution, et dont l'âge a donné lieu à bien des controverses : suivant quelques auteurs, elles remontaient à l'époque mérovingienne et représentaient saint Germain, Clovis, Clotilde, Clodomir, Childebert, Ultrogothe, Clotaire et Chilpéric. L'abbé Lebœuf, dont l'opinion fait autorité en cette matière, voyait dans ces statues des personnages de l'Ancien Testament, et ne croyait pas qu'elles fussent antérieures à la reconstruction de l'église, c'est-à-dire au XIIe siècle. Au tympan du portail est sculpté un bas-relief représentant la Cène. Au-dessus de l'entrée s'élève une grosse tour quadrangulaire, surmontée d'une haute flèche

bâtir la chapelle de la Vierge, située à côté de l'église. Sous Charles V, l'abbaye de Saint-Germain, fortifiée et environnée de fossés, avait plutôt l'air d'une forteresse que d'un édifice religieux.

Vers 1513, la discipline s'étant singulièrement relâchée, l'évêque de Lodève, Guy de Mesme, Guillaume Briçonnet, abbé de Saint-Germain, appela à l'abbaye un certain nombre de religieux de la congrégation de Chezal-Benoît. Cette réforme dura environ un siècle ; une lettre à Brunehaut, et un traité sur l'ancienne liturgie gallicane, inséré dans le recueil de Duchesne. La fête de ce saint évêque se célèbre le 28 mai.

Germain-des-Prés (ABBAYE ET ÉGLISE DE **Saint-**), fondée par le roi Childebert, fils du premier roi chrétien. Elle dut son nom à sa situation au milieu des prés qui s'étendaient alors sur la rive gauche de la Seine. On est peu d'accord sur la date de la fondation de cette abbaye, dont il ne reste aujourd'hui que la curieuse église dont nous parlerons plus bas. Les uns placent cette fondation vers 543 ; d'autres ne la font remonter qu'à 556 ; Félibien, le savant bénédictin, qui fut une des gloires de l'abbaye, fixe la date de fondation au 23 décembre 567. Enfin, d'autres écrivains, Bouillart, Jaillot, Ruinart, Baillet, Rivet, indiquent 558 et 559.

L'emplacement choisi pour cette construction fut celui qu'on nommait alors *Locotitia*, vaste plaine qui bordait la rive gauche de la Seine, et où, dit-on, s'élevait jadis un temple d'Isis. L'église, bâtie par Childebert au nord-est de saint Vincent, était soutenue par des colonnes de marbre. Les lambris étaient couverts de dorures, les murailles ornées de peintures. Quand d'or et de pavé fait de pièces de marqueterie. Enfin, tout l'extérieur était couvert d'ornements de cuivre doré en si grande profusion que le temple prit plus tard, lors du changement de nom de l'édifice, l'habitude de le désigner, à cause du brillant éclat qu'il jetait, sous la dénomination de *Sainct-Germain-le-Doré*. Après avoir doté la nouvelle église, Childebert songea à la doter d'amples revenus pour l'entretien d'une communauté de moines. La charte de fondation, datée du 5 décembre 558, comprend la donation du fief d'Issy, avec ses appartenances et dépendances. Saint Germain, évêque de Paris, accorda à la demande de Childebert-Vuolfade le privilége de l'exemption, c'est-à-dire la faculté pour les religieux d'élire leur abbé, et la libre disposition de tous les biens du monastère.

L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés fut supprimée en 1790. En 1794, la célèbre bibliothèque, dans laquelle avaient si longtemps puisé les savants religieux bénédictins, fut brûlée en partie. Un an auparavant, en 1793, l'église était devenue la Maison de l'Unité et servait de magasin de salpêtre.

Nous terminerons en rappelant le souvenir et l'emplacement de quelques-unes des rues voisines de l'ancienne abbaye, et que le percement de la rue de Rennes prolongée vient récemment de faire disparaître. A l'angle de la rue de Tarennes (Taranne) et de la rue des Saints-Pères, était autrefois le cimetière de la Charte. La rue Childebert fut ouverte, en 1715, par le cardinal de Bissy sur les terrains dépendant de l'enclos de l'abbaye : les artisans qui vinrent s'y établir furent exempts des droits de jurande et de maîtrise. La rue Saint-Benoît, ouverte en 1627, portait le nom de Saint-Benoît, général de la congrégation de Saint-Maur, auteur de savants ouvrages sur Grégoire le Grand et Cassiodore. Enfin, à l'endroit de l'emplacement occupé aujourd'hui par la rue Saint-Benoît, s'étendait, le long de la muraille fortifiée de tours du monastère de Saint-Germain-des-Prés, le canal qu'on appelait alors la Petite-Seine. La rue Saint-Benoît commença à se construire vers 1637. Rappelons aussi le nom de l'évêque Godin, abbé de Saint-Germain-des-Prés, qui a depuis donné son nom à l'ancienne rue Sainte-Marguerite, et qui défendit courageusement la cité, à l'époque des invasions normandes. L'expropriation a fait disparaître la plus grande partie de ces anciennes voies. Quant à l'abbaye, nous avons vu qu'elle n'est plus qu'un souvenir depuis longtemps. Mais l'église encore debout mérite une description particulière.

L'église Saint-Germain-des-Prés, succursale de la paroisse de Saint-Sulpice, est, à coup sûr, une des plus remarquables de Paris au point de vue archéologique, et l'un des monuments les plus vénérables de la capitale par les souvenirs qu'elle rappelle. Le corps de l'église est en forme de croix. Un porche du XVIIe siècle précède le portail occidental, qui s'ouvre au pied d'un grand clocher. Le stylobate de ce portail était orné de huit statues, qui ont été détruites pendant la Révolution, et dont l'âge a donné lieu à bien des controverses : suivant quelques auteurs, elles remontaient à l'époque mérovingienne et représentaient saint Germain, Clovis, Clotilde, Clodomir, Childebert, Ultrogothe, Clotaire et Chilpéric. L'abbé Lebœuf, dont l'opinion fait autorité en cette matière, voyait dans ces statues des personnages de l'Ancien Testament, et ne croyait pas qu'elles fussent antérieures à la reconstruction de l'église, c'est-à-dire au XIIe siècle. Au tympan du portail est sculpté un bas-relief représentant la Cène. Au-dessus de l'entrée s'élève une grosse tour quadrangulaire, surmontée d'une haute flèche couverte en ardoises. L'étage supérieur, sur les quatre faces duquel s'ouvrent deux baies de fond d'or se détache la silhouette carrée des créneaux, l'hémisphère des coupoles qui indiquent la grande ville. Le Christ occupe le centre de la composition. Il est monté sur l'ânesse que ses disciples lui ont amenée. Par un heureux artifice de perspective linéaire, le front nimbé du Sauveur dépasse la ligne accidentée des monuments et surprunte de son éclat à la richesse du fond. Le Christ s'avance plein d'une douceur pensive vers les groupes d'hommes, qui crient à son approche : Salut et gloire au fils de David ! vers les femmes agenouillées, qui poussent leurs enfants au-devant de lui. Ses disciples lui font cortége, portant des palmes vertes. La figure du Christ est particulièrement remarquable.

Germain-des-Prés (FOIRE DE **Saint-**). Cette foire, l'une des plus anciennes et des plus célèbres de Paris, s'ouvrait tous les ans, quinze jours après Pâques, et se prolongeait pendant trois semaines. Le droit de foire était, depuis les temps les plus reculés, en la possession des religieux de Saint-Germain-des-Prés ; mais, au XIIe et au XIIIe siècle, les rois réussirent de gré ou de force à s'en faire céder, par l'abbé, les revenus. La foire fut alors transférée du territoire de l'abbaye aux halles. Au mois de mars 1482, Louis XI accorda aux religieux, par lettres patentes, la faculté d'établir de nouveau dans leur faubourg une foire franche, en dédommagement des souffrances qu'ils avaient éprouvées pendant les guerres civiles des règnes de Charles VI et de Charles VII. Mais les religieux de Saint-Denis, qui craignaient pour leur foire du Landit une concurrence redoutable, réclamèrent vivement. Après de longs débats, la durée de la nouvelle foire de Saint-Germain-des-Prés fut fixée d'abord à huit jours. Elle en tarda pas à dépasser cette limite, et finit par durer un espace de temps beaucoup plus considérable. Elle ouvrait le 3 février, se continuait pendant toute la carnaval, et ne finissait que la veille du dimanche des Rameaux. Les cent quarante huches ou loges des marchands, construites en 1486, et rétablies par le cardinal de Bissy, en 1511, occupaient le terrain où s'élève aujourd'hui le marché Saint-Germain, et s'étendaient jusqu'à l'extrémité de la rue de Tournon et aux environs du Luxembourg et de Saint-Sulpice. Le 3 février, le lieutenant de police, assisté des commissaires du Châtelet, des syndics de la foire et des gardes-marchands, venait, à dix heures du matin, crier à haute voix : *Messieurs, ouvrez vos loges !* C'était le signal de l'ouverture de la foire. Les loges des marchands formaient neuf rues, abritées par une charpente immense, construction justement admirée pour sa hardiesse. Dans la nuit du 16 au 17 mars 1762, un terrible incendie dévasta toutes ces loges et les réduisit en cendres. On en reconstruisit cent l'année suivante ; mais la nouvelle foire ne devait jamais reconquérir l'éclat et la renommée de l'ancienne.

La magnifique charpente qui abritait la foire avant la catastrophe de 1762 ne fut pas rétablie lors de la reconstruction ; seulement, quelques-unes des rues furent abritées par des vitraux.

Germain-le-Vieux (ÉGLISE **Saint-**). Cette petite église, située rue du Marché-Neuf, dans la Cité, existait dès le VIe siècle, et, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, servait de baptistère à la cathédrale de Paris. En 886, les religieux de Saint-Germain-des-Prés cherchèrent dans cette église un refuge contre la fureur des Normands et y déposèrent le corps de leur patron. Après la retraite des barbares, les religieux laissèrent dans l'église de Saint-Jean-Baptiste un bras de saint Germain. Quelque temps après, les fonts baptismaux ayant été transférés à la chapelle de Saint-Jean-le-Rond, élevée près de la cathédrale, l'église de Saint-Jean-Baptiste prit, en l'honneur de la relique qu'elle possédait, le vocable de Saint-Germain, en y ajoutant, pour un motif resté inconnu, le surnom de *le Vieux*.

L'église de Saint-Germain-le-Vieux avait été rebâtie et agrandie dans le XVIe siècle. On y voyait quelques bons tableaux, et une tapisserie du temps de Charles V, extrêmement curieuse à cause des costumes qu'elle représentait. Cette église a été abattue en 1802 ; nous en avons vu quelques assises, lors de la démolition des maisons de la rue de la Cité, vers le Marché-Neuf.

GERMAIN, patriarche de Constantinople, mort en 740, dans un âge fort avancé. Il était fils du patrice Justinien, qui avait été tué par ordre de Constantin IV. Il occupait le siége archiépiscopal de Cyzique, dans l'Hellespont, lorsqu'il fut nommé par l'empereur Anastase patriarche de Constantinople, en 715. Germain prit part aux actes qui amenèrent l'avénement de Léon III l'Isaurien ; mais il ne tarda pas à se brouiller avec cet empereur, au sujet du culte des images, qu'on voulait proscrire. Sa vive résistance aux mesures iconoclastes de Léon le fit déposer (730) et remplacer par Anastase, fougueux iconoclaste. Certains historiens prétendent que l'empereur l'envoya en exil, après l'avoir fait fouetter et souffleter avec ignominie. On a de lui : un *Traité sur les saints conciles*, publié dans les *Varia sacra* de Le Moyne ; des *Epîtres* ; des *Homélies*, insérées dans l'*Auctarium* de Ducœus, etc.

GERMAIN le Jeune, patriarche de Constantinople, né à Anaphus, dans la Propontide, mort vers 1255. Élevé au patriarcat en 1222, il s'efforça d'amener la réunion des Églises grecque et latine, eut à ce sujet une correspondance avec le pape Grégoire IX, en 1232, et, par l'ordre de l'empereur Jean Ducas Vatace, un concile se réunit à Nymphæa (Bithynie), en 1233. Ce concile n'amena aucun résultat. A partir de ce moment, Germain se prononça contre l'union avec autant de vivacité qu'il en avait mis jusqu'alors à la défendre. Ce patriarche a laissé de nombreux écrits : des *Lettres*, des *Discours* et *Homélies*, publiés dans diverses collections ; une *Rerum ecclesiasticarum theoria, sive expositio in liturgiam*, insérée en grec et en latin dans l'*Auctarium* de Ducœus, etc.

GERMAIN (Jean), prélat et homme d'État français, né à Cluny, selon les uns, à Dijon, selon d'autres, mort en 1461. Il se fit recevoir docteur à l'université de Paris, puis entra dans les ordres, devint successivement évêque de Nevers et de Châlons, conseiller d'État du duc de Bourgogne, qui le nomma son ambassadeur au concile de Bâle, et remplit les fonctions de chancelier de l'ordre de la Toison d'Or. Germain a laissé plusieurs ouvrages, dont un seul, intitulé : *Spiritualis mappa mundi* (Paris, 1573, in-fol.), a été imprimé.

GERMAIN (Dominique), orientaliste allemand, né en Silésie, d'où son nom latin de **Germanus de Silesia**. Il vivait dans la première moitié du XVIIe siècle. Moine de l'ordre des minimes, il s'adonna à l'étude des langues orientales, qu'il professa à Rome, dans le couvent de Saint-Pierre *in Montorio*. Ses principaux ouvrages sont : *Fabrica cuoco Dizionario della lingua volgare arabica et italiana* (Rome, 1636, in-4°) ; *Fabrica linguæ arabicæ* (Rome, 1639, in-fol.).

GERMAIN (Michel), bénédictin de Saint-Maur et savant paléographe français, né à Péronne en 1645, mort en 1694. Il fut le secrétaire et le collaborateur de Mabillon, qu'il accompagna dans ses voyages d'Allemagne et d'Italie, et eut part à tous ses grands travaux, notamment à la *Diplomatique*, aux *Actes de l'ordre de Saint-Benoît*, au *Museum italicum*. Il a laissé manuscrite une *Histoire des monastères de l'ordre de Saint-Benoît*, insérée par extraits dans la *Gallia christiana*. On a de lui, à part : *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons* (1677, in-4°).

GERMAIN (Pierre), ciseleur français, élève du peintre Lebrun, né à Paris en 1647, mort en 1684. Il a exécuté divers travaux d'ornementation pour le palais de Versailles, et une foule de jetons représentant les principaux événements du siècle de Louis XIV. Colbert le chargea de ciseler les plaques d'or qui devaient servir de couverture aux livres contenant le *Recueil des conquêtes du roi*.

GERMAIN (Thomas), architecte et ciseleur français, fils du précédent, né à Paris en 1673, mort en 1748. Il étudia dans l'atelier du sculpteur Boullongne, et alla se perfectionner en Italie. Il a ciselé des vases sacrés pour les jésuites de Rome, des bassins d'argent pour le grand-duc de Florence, des trophées pour le chœur de Notre-Dame, à Paris, un beau soleil d'or dont Louis XIV fit présent à l'église de Reims. Il a construit l'église de Saint-Louis-du-Louvre, démolie depuis longtemps. Voltaire a célébré l'habileté de cet orfévre dans sa charmante pièce *les Vous et les Tu*.

GERMAIN (Sophie), mathématicienne, née à Paris en 1776, morte en 1831. Elle conçut un goût très-vif pour les mathématiques en lisant l'histoire d'Archimède dans le bel ouvrage de Montucla. Elle se livra à l'étude avec passion, et suivit le cours de Lagrange, qu'elle étonnait par ses progrès. Elle fut couronnée en 1815 par l'Institut, pour un *Mémoire sur les vibrations des lames élastiques*, question mise au concours depuis 1811. A ce premier travail, publié en 1826, elle ajouta dans la suite : *Mémoire sur l'emploi de l'équation dans la théorie des surfaces élastiques* (1824) ; *Mémoires sur la nature et l'étendue de la question des mêmes surfaces* (1826, in-4°) ; *Considérations sur l'état des sciences et des lettres aux différentes époques de leur culture* (1833, in-8°).

GERMAIN (Auguste-Jean), comte DE **Montfort**, administrateur et homme politique français, né à Paris en 1786, mort en 1821. Il descendait du célèbre financier Pierre Germain, et était fils d'un orfévre de Paris, qui fut membre des états généraux et un des directeurs de la Banque de France. D'abord employé au ministère de l'intérieur, il devint, en 1806, chambellan de Napoléon, qui lui donna le titre de comte et en fit son officier d'ordonnance. Pendant la campagne d'Autriche, en 1809, le comte Germain défendit très-brillamment, avec une garnison bavaroise, le fort de Kuffstein, dans le Tyrol. En 1812, il épousa Mlle d'Houdetot, puis fut nommé ministre plénipotentiaire de France à Würtzbourg. Après le retour des Bourbons, il s'empressa de faire acte d'adhésion au nouveau gouvernement, qui lui donna la préfecture de Saône-et-Loire, et, après les Cent-Jours, celle de Seine-et-Marne. Son zèle monarchique, le succès qu'il obtint en faisant échouer la candidature de La Fayette lui valurent la dignité de pair de France (1819). Il fonda alors le *Courrier*, avec quelques-uns de ses amis politiques, et vota avec le parti des doctrinaires. Quand M. Decazes cessa d'être ministre, le comte Germain cessa d'être préfet. Défavorable aux jésuites, qui couvraient alors la France de leurs missions et s'efforçaient de s'emparer de l'esprit public pour préparer le pays à la servitude cléricale et au despotisme monarchique, il donna sa démission (1820), et s'occupa exclusivement de travaux parlementaires. Il se rallia aux principes constitutionnels, s'éleva contre les lois d'exception et la loi électorale de 1820, et fut emporté par une fièvre putride à l'âge de trente-cinq ans.

GERMAIN (Charles-Antoine-Guillaume), homme politique et écrivain français, né à Narbonne, mort en 1835. Il était fils d'un entrepreneur des routes de chasses royales. Il se montra un des partisans les plus enthousiastes de la Révolution, se fit une réputation comme orateur populaire à Versailles, où il habitait, devint un des administrateurs de Seine-et-Oise, puis s'engagea et devint bientôt lieutenant de hussards. En 1795, Germain quitta l'armée pour aller à Paris, fréquenta les clubs, surtout celui du Panthéon, critiqua sans relâche le Directoire, qui, disait-il, trahissait la liberté depuis qu'il avait bu si largement à la coupe du pouvoir, acquit une grande popularité par son éloquence impétueuse et pleine de saillies, entra dans la conspiration de Babeuf, et fut traduit, en 1797, avec les babouvistes, devant la haute cour de Vendôme. Germain se défendit avec autant d'esprit que de véhémence. Lorsqu'on lui donna communication des papiers trouvés par lui, il dit en riant : « Le directeur du jury avait raison quand il soutenait qu'il y a là de quoi me faire guillotiner trois fois. Cependant, il a menti au moins pour deux. Il soutint qu'il n'avait jamais conspiré avec Babeuf, qu'il avait correspondu avec lui uniquement pour discuter le système du bonheur commun ; il flétrit la conduite du dénonciateur Grisel, et ne craignit point de s'écrier : « Nous ne périrons pas tous, et ceux de nous qui échapperont à la guillotine vengeront leurs compagnons et extermineront leurs ennemis. » Condamné à la déportation perpétuelle, il fut successivement transféré dans le fort de l'Ile Pelée, à Ham et à Oléron. Après sa mise en liberté, Germain se fixa dans les environs de Versailles, où il s'occupa d'agriculture. Il cessa de s'occuper de politique active, tout en restant attaché jusqu'à la fin de sa vie à ses premières opinions. Il fut un des auteurs des *Fastes civils de la France* (1820, 3 vol. in-8°), ouvrage sur la Révolution.

GERMAIN (A.), historien français, né à Paris en 1809. En sortant de l'École normale (1833), il professa l'histoire au collége de Nîmes, se fit recevoir docteur ès lettres, en 1840, et fut chargé d'une chaire d'histoire à la Faculté des lettres de Montpellier. On a lui : *Histoire de l'Église de Nîmes* (1838-1842, 2 vol. in-8°), ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions ; *Essai littéraire et historique sur Apollinaris Sidonius* (1840), thèse pour le doctorat, ainsi que *De Mamerti Claudiani scripti ejus philosophia* (1840) ; *Histoire de la commune de Montpellier* (1851, 3 vol. in-8°), à laquelle fut décerné le second prix Gobert ; *Étude historique sur les comtes de Magnelonne de Substantion et de Melgueil* (1854, in-4°) ; le *Consulat de Courmonterral* (1855) ; *Histoire du commerce de Montpellier, antérieurement à l'ouverture du port de Cette* (1861, 2 vol. in-8°), etc.

GERMAIN (Henri), homme politique français. Gendre de M. Vuitry, M. Germain était à la tête du *Crédit lyonnais* lorsqu'il se présenta aux élections de 1869, dans le département de l'Ain, comme candidat *agréable*, mais non *agréé*. Il fut élu par 17,959 voix contre 10,342 données au candidat officiel. A la Chambre, M. Germain fit preuve d'une grande capacité financière, et contribua puissamment à éclairer la situation fort embrouillée de cette époque. Réélu en février 1871, M. Germain a de nouveau pris la parole à plusieurs reprises dans les questions de finances, dont il a fait sa spécialité, et s'est particulièrement distingué dans un discours prononcé pour appuyer la politique financière de M. Thiers, à propos du grand emprunt de trois milliards.

M. Germain a été le principal promoteur du chemin de fer de la Dombe. Possédant une grande fortune, il a fait faire à ses frais les études de ce chemin de fer.

Germaine, roman par M. Edmond About (Paris, 1858). Le duc de Latour d'Embleuse appartient à une des plus anciennes familles de France ; c'est un vieux beau qui, un jour, au retour de son cercle, s'aperçoit qu'il est ruiné de fond en comble. Marié à la meilleure des femmes, et père de la plus ravissante fille, Germaine, le duc est pourtant trop insouciant pour songer à l'avenir. Aux larmes de la duchesse, il répond : « Bah ! c'est un orage qui passe ; comptez sur moi ; je compte sur le hasard. On dit que je suis un homme léger ; tant mieux ! je reviendrai sur l'eau. » Et le duc se met bravement à attendre la fortune, dont il ne peut se croire abandonné sans esprit de retour.